
Prix : 5 Frs — Etranger et Congo : 6 Frs
SIXIEME ANNEE
14 FEVRIER 1951
TINTIN
7
LE JOURNAL DES JEUNES DE 7 A 77 ANS
Vive le Cirque
Soyez tous présents le jeudi 22 février à la grande matinée
TINTIN
du Cirque Royal!
(A suivre.)

DRÔLE DE PARACHUTE



C'EST une bien curieuse nouvelle qui nous arrive d'Amérique. Le petit Dick Bonham, six ans, habitant la Californie, avait vu dans son journal qu'un personnage invraisemblable, né de la fantaisie d'un conteur, avait sauté d'une montagne en se servant d'une serviette comme parachute !

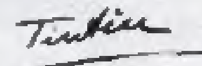
Il voulut faire de même. Pour réussir plus sûrement son exploit, il grimpa sur une falaise haute de sept mètres et, tenant une serviette au-dessus de sa tête, il se jeta dans le vide avec la conviction des premiers hommes-volants.

Inutile de vous dire, je pense, qu'il se cassa le cou ?

Mais que penser de ce pauvre petit ? Assurément que son sens de l'imitation ne se doublait pas de la moindre jugeote. Car enfin, si vous voyez au cinéma un cow-boy enfourcher d'un bond son cheval et le lancer au galop, allez-vous faire de même avec le canasson du laitier ? Et si votre journal, dans le but de vous amuser, vous montre un galopin en train de se balancer à la suspension de la salle à manger, allez-vous aussi l'imiter ?

Non, n'est-ce pas ? Vous avez assez de bon sens pour faire la différence entre un récit d'aventures extraordinaires et la réalité quotidienne. Et lorsque vous souhaitez imiter l'un ou l'autre des héros que vous offrent vos livres, vous avez la sagesse de les choisir parmi les hommes courageux dont les qualités morales vous ont émerveillés.

Et c'est en cela que vous vous révélez des garçons intelligents, dignes d'estime.



TINTIN : Le journal de tous les jeunes de 7 à 77 ans.
Administration, Rédaction et Publicité : 24, rue du Lombard, Bruxelles. - *Editeur-Directeur* : Raymond LEBLANC. - *Rédacteur en chef* : André D. FERNEZ. - *Imprimeur* : VAN CORTENBERGH, 12, rue de l'Empereur, Bruxelles.



MON COURRIER

Dewez Jean, Court-Saint-Etienne. — Tes beaux coquillages méritaient bien une récompense, n'est-ce pas ? Merci encore pour ta gentillesse.

Forneris Guiseppe, Turin (Italie). — Désire correspondre avec lecteur belge pour échange de timbres. Ecrire au journal.

Aigle Noir, Liège. — « Le Sphinx d'Or » a fait place à « L'Ile Maudite », de Martin. Quant au deuxième tome du « Secret de l'Espadon », il faudra attendre un peu. Amitiés.

Pessenaire Denise, Elisabethville. — Ta participation à notre Concours de Dessin était tardive. Mais nous avons donné un mois de supplément à nos amis du Congo et de l'étranger pour notre Grand Concours. A toi.

Sala Marcel, Molenbeek. — Je suppose que tu es venu nous voir, à la Bourse, lors de nos séances de télévision ? C'était très amusant.

Pauwels William, Schaerbeek. — Je regrette de n'avoir pu te répondre plus tôt. J'espère que tu es complètement rétabli à présent ? Amitiés.

Suys Philippe, Bruxelles. — Merci pour ta carte. Et vive les coquillages !

Marthe, Anvers. — Pas de nom et pas d'adresse complète ! Comment te répondre, petite tête de linotte ! Merci pour ton code chiffré. Mais nous en avons déjà un. Alors, ne compliquons pas les choses. A toi.

Hernesse Jacqueline, Liège. — Les messages secrets t'intéressent ? Tu en trouveras d'autres. Tu les déchiffres fort bien. Amicalement à toi.

Miller Willem, Seleasin. — Pour devenir membre du Club, il suffit de nous en adresser la demande en nous communiquant nom, prénom, adresse, date de naissance et une petite photo. Droit d'inscription : 10 francs pour les non-abonnés.

Wouters Daniel et Alain, Champion. — Des articles sur la nature ? Mais bien sûr, nous en donnerons. Nous en donnons déjà. Amitiés pour deux.

Renier Annie et Ortmans Josiane, Verviers. — La plupart des fillettes que nous avons consultées nous ont dit que « Tintin » les intéressait tel qu'il est. Evitons de tomber dans la fadeur. D'ailleurs, les filles ne sont-elles pas un peu des garçons manqués ?

Deton José-Anne, Charleroi. — Pas mal du tout tes petits poèmes. Mais tu dois travailler encore, lire les bons poètes, t'efforcer d'être personnelle. Il n'y a pas que la rime en poésie. Bonne continuation.

Les aventures du Professeur Tric IL FAUT SAVOIR SE BORNER...







Conrad le Hardi

TEXTES ET DESSINS DE BOB DE MOOR

Des voleurs ont attaqué Messire Conrad dans son château, mais le chevalier a pu les maîtriser, et les a fait arrêter. Cependant, le petit Renaud, qui accompagnait les bandits, doit lui aussi comparaître devant la justice...



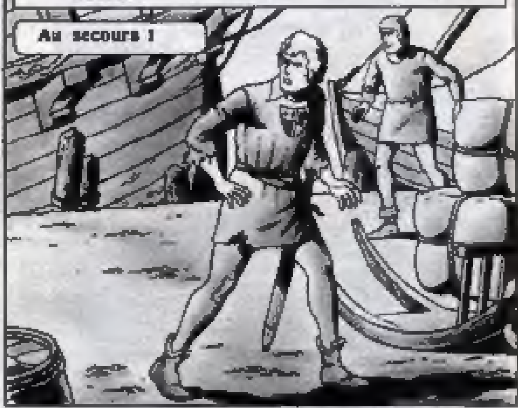






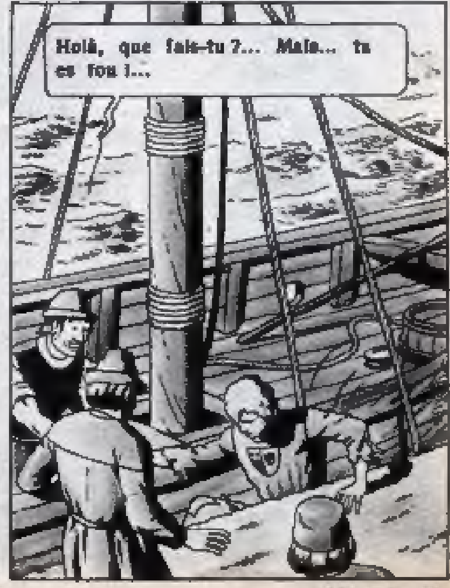












(A suivre.)

LE TALISMAN DE Mlle JE-WANG



Il y a très longtemps, sous le règne prospère de l'empereur Chiang-Hi, la Chine vivait heureuse, ignorant les guerres, les révolutions et les famines.

Dans les rue fréquentée de Pékin, Madame Cha-Tsu possédait l'atelier de broderie le mieux achalandé de la capitale. Du matin au soir, on entendait, comme un gazouillis d'oiseaux, les chants et les rires des petites brodeuses au travail.

Un jour, une riche chaise à porteurs s'arrêta devant la boutique. La vieille Cha-Tsu se précipita, aussi vite que le lui permettaient ses pauvres jambes, au devant du visiteur en qui elle reconnut un chambellan du palais. « Noble Seigneur, fit-elle avec force courbettes, mon humble seuil est indigne d'être foulé par tes augustes pieds. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta radieuse présence ? »

« Femme, répondit le mandarin en souriant, Notre Céleste Empereur qui connaît ton habileté te charge de confectionner la robe nuptiale du Prince, son fils. La première entrevue des fiançailles aura lieu à la nouvelle lune. Tu as trois jours pour réaliser ton chef-d'œuvre. Voici une bourse d'or. Tu en recevras deux fois autant à la livraison. » Sur ces mots, le chambellan s'éloigna au trot de ses porteurs.

Madame Cha-Tsu resta un moment éblouie, puis elle se précipita dans l'atelier : « Mes petits pigeons, glapit-elle, voici une commande qui assurera à jamais la gloire de notre maison : la robe de noce de notre bien-aimé prince. A qui vais-je confier ce travail de choix ? »

Elle parcourut du regard les minois des six petites brodeuses levés sur elle, et s'arrêta au charmant sourire de Mademoiselle Jé-Wang. « C'est toi, petite Jé-Wang qui brodera les dessins. Mais c'est là un rude ouvrage et le temps est bien court. »

« Ne craignez rien, maîtresse, j'aurai fini à temps », fit Jé-Wang en découvrant ses dents blanches.

Jé-Wang avait seize ans et nul n'avait jamais pu résister à son sourire. Quand un client grincheux discutait le prix d'un article, on lui envoyait Jé-Wang et aussitôt il se déclarait satisfait. Jé-Wang n'avait qu'à paraître, sa joie était si communicative que chacun en la voyant sentait renaître courage et bonne humeur. Son rire perlé était comme un talisman d'où rayonnaient des ondes magiques.

Les pièces du vêtement furent donc coupées dans la plus fine soie de Mongolie, et Jé-Wang se mit joyeusement à la besogne.

A cette époque, les brodeuses chinoises étaient de véritables artistes. Elles improvisaient les dessins les plus gracieux, les ensembles les plus compliqués, les coloris les plus délicats et les plus harmonieux.

Sous les doigts habiles de Jé-Wang naquirent, comme par enchantement, les guirlandes de fleurs aux tons irréels, et dans ce parterre de soie, des dragons rouges, noirs et or surgirent, çà et là, comme des apparitions fantastiques.

Durant trois jours, Jé-Wang broda sans quitter des yeux son ouvrage et sans perdre un instant son charmant sourire.

Mais le dernier soir, sa tête se fit très lourde. Tandis qu'au terme de chaque heure, Madame Cha-Tsu renversait le sablier de buis, où le temps s'écoulait inexorable, les yeux de la jeune fille brûlaient de fièvre. Enfin, le jour se leva. Jé-Wang tira sa dernière aiguille. Le vêtement était achevé.

« Quelle splendeur ! Quelle merveille ! » s'écria l'atelier unanime, au milieu des battements de mains.

Mais Jé-Wang s'était écroulée sur sa natte. De grosses larmes coulaient maintenant sur ses petites joues jaunes, tandis qu'elle frottait ses pauvres yeux rougis. Soudain, elle s'écria : « Je ne vois plus, Madame Cha-Tsu, je ne vois plus... »

Jé-Wang avait cessé de sourire.

La vieille femme prit la robe sous le bras, saisit la fillette par la main et partit en trottinant pour le palais.

« Nous venons pour essayer la robe de noces du prince », déclara-t-elle aux sentinelles qui veillaient à l'entrée.

« Le prince ne veut voir personne », fit l'officier de garde. « Ses fiançailles viennent d'être rompues et il s'abîme dans le plus sombre désespoir. »

Mais le prince, qui se promenait tristement sur la muraille, avait entendu l'entretien. « Faites entrer ces femmes, cria-t-il, et menez-les dans mes appartements. »

Un instant plus tard, Cha-Tsu et Jé-Wang pénétraient dans le somptueux salon où le prince les attendait.

« O Céleste Prince, je t'apporte ta robe nuptiale. »

« Cette robe est une merveille, en vérité, mais sa vue, hélas ! ne peut aujourd'hui que raviver ma douleur. Je veux néanmoins te la payer. Combien coûte-t-elle ? »

« Elle a coûté les yeux et le sourire de cette enfant », répondit Madame Cha-Tsu en lui présentant Jé-Wang, qui était restée blottie derrière elle. Et elle narra la triste aventure de la jeune brodeuse.

Le prince, fervent disciple de Confucius, était déjà un réputé philosophe, aussi sage que savant. Son cœur n'était insensible à aucune misère humaine. « Quoi, s'écria-t-il, je préférerais être vêtu toute ma vie comme le plus pauvre des coolies, plutôt que de porter une robe qui fut cause d'un si grand malheur. Approche, petite. »

Il ouvrit un coffret de laque, en tira une fiole de jade, dont il versa quelques gouttes sur un tampon, puis appliqua le tampon sur les paupières de Jé-Wang.

La brûlure qui torturait l'enfant se calma subitement. Jé-Wang ouvrit les yeux et, en apercevant devant elle le charmant jeune homme, elle tomba à genoux en souriant de bonheur.

Le prince, jusqu'alors si sombre, fut vaincu par le charme de ce merveilleux sourire et il se dérida. « Ne me remercie pas, enfant, dit-il à la jeune brodeuse, tu viens à ton tour de me guérir du mal affreux qu'est le désespoir du cœur. »

Et dès le lendemain, il fit promulguer dans ses états, une loi qui enjoignait aux parents, comme premier devoir d'éducation, d'enseigner aux jeunes Chinoises à toujours sourire aimablement en toutes circonstances.

C'est depuis ce jour-là que le céleste empire mérite l'aimable surnom du Pays du Sourire.

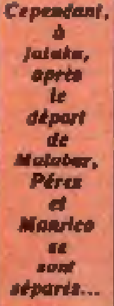
Les PECHEURS de PERLES



Les Hollandais ont envoyé plusieurs vaisseaux à Ceylan, pour tâcher d'enlever l'île aux Portugais. Le gouverneur Manrico dépêche aussitôt le jeune Veragua vers le Vice-Roi, afin d'informer ce dernier de la situation...



(Dessins de Caprioli.)





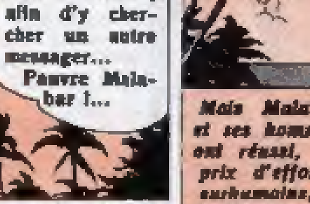




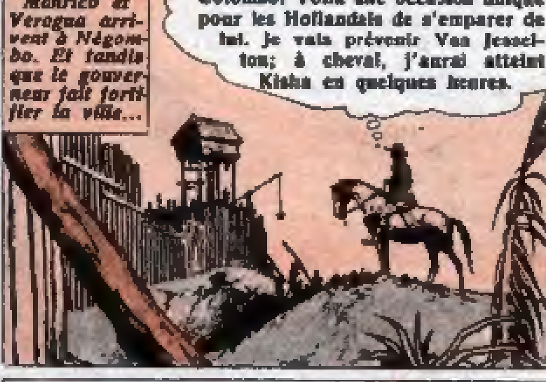




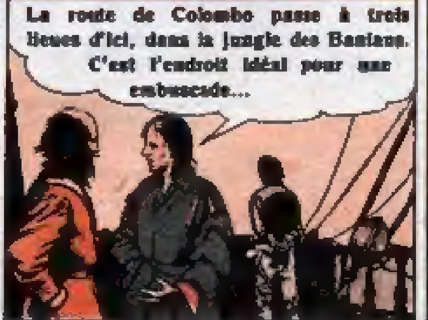














(A suivre.)

Jeudi prochain : L'EMBUSCADE...



Les Aventures de DZIDZIRI



ROMAN INÉDIT DE FRANCIS DIDELOT

ILLUSTRATIONS D'ALB. WEINBERG

Le « Normandie des Airs », à bord duquel le jeune Dzidziri a pris place comme passager clandestin, vient de s'abattre au cœur de l'Afrique. Dzidziri est fait prisonnier par des hommes-lions...

LES FILS DE SIMBA

NYABASSAM ! Nyabassam ! Nyabassam-Simba!

Dans le tohu-bohu du tam-tam qui fracassait ses oreilles, peu à peu Dzidziri parvenait à isoler le rythme et à saisir les syllabes parmi celles que hurlaient les Noirs déchaînés.

Emporté par la horde gesticulante, jeté d'une épaule sur une autre, comme un colis que l'on se fût repassé sans jamais s'arrêter pour cela, un linge malodorant ceignant son visage, on lui fit parcourir plusieurs kilomètres. Où l'emmenait-on ? Il avait bien distingué les fumées d'un village tout à l'heure; on n'en était pas si loin; vers quel refuge secret était-il donc ainsi entraîné ?

Et voici qu'on le précipitait sans ménagement sur le sol. Une porte battit. Il se redressa tout de suite, dégagea sa tête. Prisonnier ! Il était à l'intérieur d'une case ronde, au solide mur de torchis, coiffée d'une toiture de chaume dont il voyait la charpente grossière dans la pénombre. S'évader ? Ce ne devait pas être malaisé. Mais il eut vite conscience que toute tentative était vouée à l'échec. Car la ronde commença au dehors.

— Eh ben, mon petit Dzi, si tu aimes l'aventure, te voilà servi... Ecoute-les s'ils braillent, s'ils dansent... Pour se tirer d'ici, macache !... du moins pour le moment.

Il s'approcha de la porte, dont les planches mal équarries laissaient passer des filets de jour. Et il aperçut...

Une immense aire de terre battue s'étendait devant lui. Un arbre gigantesque s'érigeait au centre. Des paillotes la ceignaient de façon régulière. Au pied de l'arbre, les batteurs de tam-tam : enragés, s'évertuant de la baguette et des doigts sur les peaux tendues, s'agitant comme des déments au point que...

— Mince, pensait Dzi, s'ils continuent ils vont se dévisser la tête !...

Et la ronde, la ronde démoniaque qui tourbillonnait sans fin. Parfois, l'un des danseurs quittait le cercle; il s'avançait jusqu'au centre, empoignait une sagaie dont un lot était fiché dans le sol, et effectuait une saisissante imitation du chasseur poursuivant un gibier. Et criait :

— Simba ! Simba !

Des heures, des heures interminables.

— Ils sont inépuisables, parole ! se disait le prisonnier. Et, avec tout ça, on ne sait toujours pas ce qu'on va faire de moi.

Le soleil, la poussière, les hurlements, le grondement des tambours... Nyabassam ! Nyabassam ! Nyabassam !... Une journée entière. Si les Noirs ne montraient aucune fatigue, Dzi, en revanche, se sentait sans forces. Il s'allongea sur le sol; il aperçut un scolopendre qui détalait dans une anfractuosité de la cloison de torchis; il vit un lézard montrer son fin museau et saisir l'insecte... et il s'endormit.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il faisait nuit. Une nuit épaisse, touffue, poisseuse. Le tam-tam avait cessé. Il se mit sur son séant, puis, debout, courut vers la porte, tâchant de percer l'obscurité. Rien. Un silence et un vide énormes.

— Sans blagues ! Ils vont me laisser crever de faim ?... S'ils ont envie de me manger en ragoût, d'accord, mais d'ici là qu'ils me nourrissent.

A ce moment, il buta dans un obstacle. Il tâta le sol, rencontra un plat rond et, dans celui-ci, une sorte de pâtée gluante.

— Ah ! on vous sert à domicile. Bravo ! Ça ne sent pas très bon, leur cuisine, mais quand on a faim... Et pas de cuiller bien sûr. On m'avait pourtant appris que mettre ses doigts dans sa bouche n'était pas convenable. Pas vrai, cher oncle Amable ?...

Soliloquant, il ingurgitait le contenu du plat. A peine achevait-il qu'il perçut un sourd piétinement. Non une danse, mais une marche pesante, rythmée. Pas le temps de regarder. Déjà la porte était ouverte. Des mains s'emparèrent de lui et il fut traîné dehors. Il demeura bouche bée.

Brusquement, des torches s'étaient allumées, répandant une lueur tragique sur la scène. Les hommes étaient là. Non plus demi-nus, comme dans la journée, mais uniformément revêtus de la dépouille d'un lion. Une cohorte de fauves entouraient le jeune garçon. Fauves aux dents sorties, masques grimaçants, ongles d'acier fichés au bout des doigts. Le tam-tam avait repris sa scansion monotone et grave.

Dzi fut poussé jusqu'à une sorte de tilliot, au centre de la place. Il dut s'asseoir. La cadence du tam-tam s'accélérait. Un vertige gagnait le prisonnier; il voyait autour de lui les têtes aux crinières bourrues osciller, virer. Et puis, une voix s'éleva. De rauques syllabes retentirent :

— Nyabassam... M'Bongolo olté kibiki Simba...

Une cohorte de fauves entourait le jeune garçon.

La foule répéta :

— M'Bongolo olté kibiki Simba.

Alors Dzidziri en eut assez. Cette passivité, cela ne correspondait pas à sa façon d'envisager la vie; il lui fallait agir, montrer à ces sauvages qu'il ne les craignait pas.

Alors il se dressa :

— Ecoutez-moi, bande de macaques !... Et ne croyez surtout pas que vous allez m'épouvanter. A Paris, j'étais le chef de mon quartier. Vous pouvez toujours vous déguiser sous des peaux de lion : ce n'est pas malin et...

— Toi, garçon aux cheveux rouges, tais-toi !

L'ordre, subitement lancé d'une voix aux intonations rauques, l'étonna au point qu'il y obéit. Ainsi l'un des Noirs usait de sa langue ! Il allait donc s'expliquer. Effectivement, l'un des « lions » sortait du cercle. Il était immense; la crinière du fauve, s'agitant et dansant sur son crâne, lui formait une sorte d'auréole. Et il disait, trébuchant sur certains mots :

— Sais-tu où tu es, petit Blanc aux cheveux rouges ?... Nous sommes, oui, nous que tu vois ici, les Fils de Simba le Lion... Et personne n'a jamais surpris nos secrets sans en périr. D'où es-tu venu pour les connaître ?

Dzidziri voulut fournir des justifications, conter les détails du raid, la chute du « Normandie des Airs ». Mais le Fils du Lion criait :

— Tu es tombé du ciel, oui, nous l'avons vu. Et tu veux t'emparer de nos mystères. Tu n'en as pas le droit !...

Impossible de se faire entendre. Impossible de dire comment Dzi et ses compagnons ne nourrissaient aucune mauvaise intention.

— Si tu dis vrai, pourquoi as-tu obligé Laobé, notre lionceau, à te mener jusqu'à nous ?...

Et la foule qui trépignait, qui répétait « Nyabassam Simba... Nyabassam Simba... ». Les danses qui reprenaient. Avec des hurlements, des agneaux furent amenés : leurs bêlements mirent le comble à la cacophonie, tandis que les tam-tams redoublaient. Les torches répandaient une lueur de plus en plus tragique. Des hommes — des Fils du Lion — se jetèrent sur les petites bêtes, les égorgèrent.

Alors ce fut du délire. Rugissements et horreur. Les masques imitaient la grande voix du roi de la brousse, puis sa démarche, se traînaient sur le sol. Simba ! Simba !

Dzidziri songeait :

— Cette fois, mon joli, tu es cuit... D'ici que tu subisses le sort des agneaux, il n'y a qu'un millimètre...

Mais voici que l'homme qui l'avait admonesté, se dressait devant lui : sur le mufle, dont il avait paré sa tête, des gouttes de sang frais avaient jailli. Il rugit, puis s'écria :

— Es-tu prêt à te soumettre à l'épreuve ?...

Et Dzi de se dire :

— Au point où tu es, mon bonhomme, qu'est-ce que tu risques ?

« Oui, je suis prêt. »

Le Fils du Lion râla quelques mots à l'adresse de ses congénères. Ce fut alors une démence autour de lui. Sagaies brandies, tam-tams, rugissements, la nuit africaine était prise de folie.

— Demain, quand le dieu du jour gravira le ciel, tu subiras l'épreuve... Et tu mourras d'avoir tenté de surprendre nos secrets.

Jeudi prochain : LE CERCLE FERMÉ

LES MAMELUKS DE BONAPARTE

TEXTES ET DESSINS DE JACQUES LAUDY

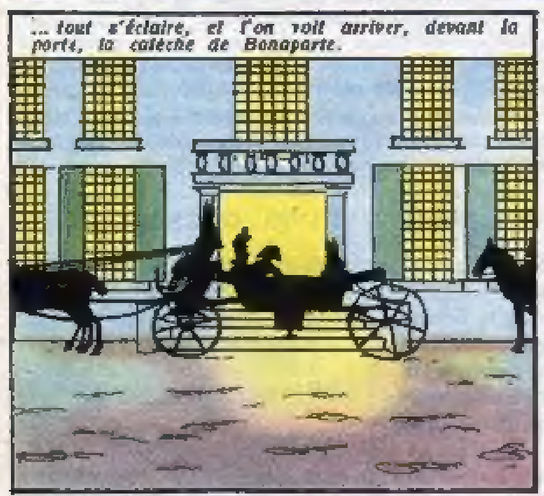
Hassan et Kaddour ont surpris un complot tramé contre le Premier Consul Bonaparte. Avec leur ami Tromboni, ils consultent une boule de cristal pour en savoir plus long...







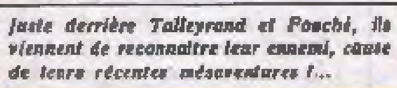




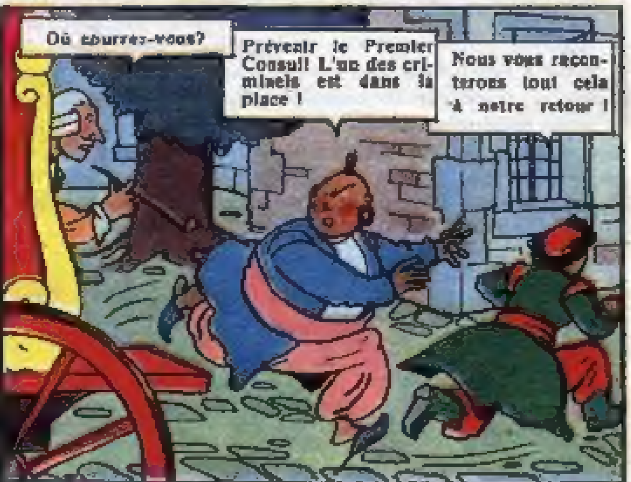




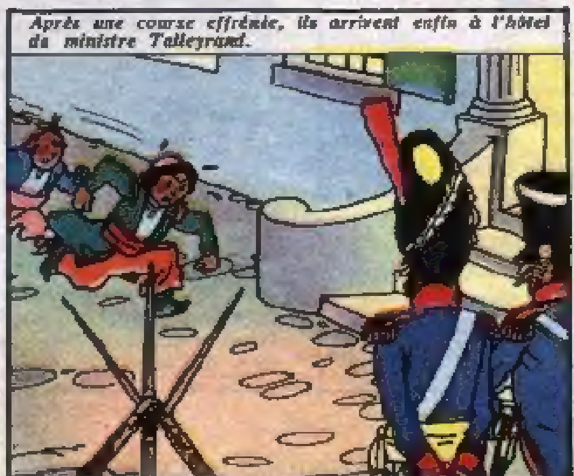














(A suivre.)

Le Coin des livres
par Jeanne Cappe

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES DE BETES

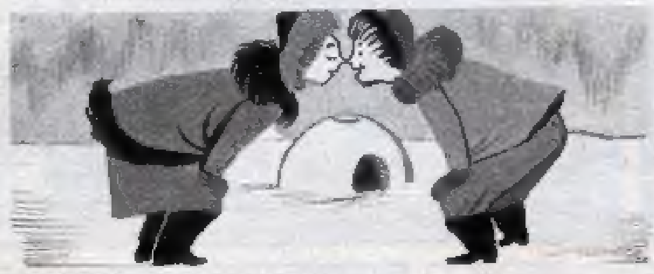
PLUS passionnant qu'un roman, cet ouvrage où le grand ami des bêtes qu'est Frank W. Lane a rassemblé une foule d'anecdotes et d'observations sur nos frères inférieurs, vous ouvrira des horizons insoupçonnés sur le monde des animaux. Vous apprendrez que les vaches, malgré leur réputation de stupidité, ont le pouvoir de distinguer le dimanche des autres jours; que les chemins de fer américains empruntent les anciennes pistes d'émigration des bisons, auxquels un merveilleux instinct permettait de découvrir les meilleurs passages; qu'en Amérique, la plupart des rouges-gorges passent l'hiver confortablement installés dans la crinière des bisons; que les hiboux transportent, malgré eux, des roitelets sur leur dos; que l'estomac des chameaux sert de véhicule à l'opium de contrebande, et bien d'autres choses tout aussi surprenantes.

Ce livre se signale en outre par des photos extraordinaires (parmi lesquelles, des instantanés pris en millième de seconde!) qui ne constituent pas l'un de ses moindres attraits. (Editions Hachette, Paris.)



AYORPOK ET AYOUNGHILA

LES livres d'humour nous apportent beaucoup plus qu'une occasion de rire. Ils nous aident à sentir les nuances, voire à nous moquer de nous-mêmes, à comprendre que, derrière le masque drôle, la vérité apparaît plus frappante. Vous en serez encore plus convaincu en lisant Ayorpok et Ayounghila de Samivel (Ed. I.A.C.), qui est l'un des meilleurs écrivains et l'un des meilleurs dessinateurs humoristes d'aujourd'hui. Ses albums s'adressent aux plus grands d'entre vous, car ils contiennent une finesse que les plus petits ne peuvent saisir. Dans cette dernière œuvre, il invente plaisamment les deux premiers Esquimaux et le pôle et les bêtes qui l'habitent. C'est d'un comique irrésistible et d'une finesse de plume et de pinceau que les artistes en herbe goûteront à l'extrême.



FAISONS DES COPEAUX !

LES bricoleurs seront ravis de posséder l'ouvrage de Jean Varé, Faisons des copeaux (Ed. Les Presses de l'Ile de France). Ils y trouveront, pour commencer, la manière de se construire un petit atelier et une panoplie d'outils et, ensuite, tous les secrets du travail que le bois permet. Non seulement les scouts apprendront ainsi à faire des tabourets, des tables, des étagères, des coffres, des bahuts, mais celui qui voudrait être, à la maison, le-garçon-qui-sait-tout-faire-et-tout-réparer et qui ne s'ennuie jamais, fera de ce livre, riche d'explications claires et d'excellents croquis, le guide parfait de son activité manuelle.

Qu'en dites-vous ?

IL A VU DU PAYS !...



CE jeune lycéen de dix-sept ans vient de passer, durant la saison des pluies, trois mois en Afrique équatoriale française. Avec 5.000 francs français en poche, André Lassaiss, parti de Douala, est arrivé jusqu'à Fort Lamy, après avoir utilisé les moyens de locomotion les plus invraisemblables. Il ramène de sa randonnée 1.000 mètres de pellicules.

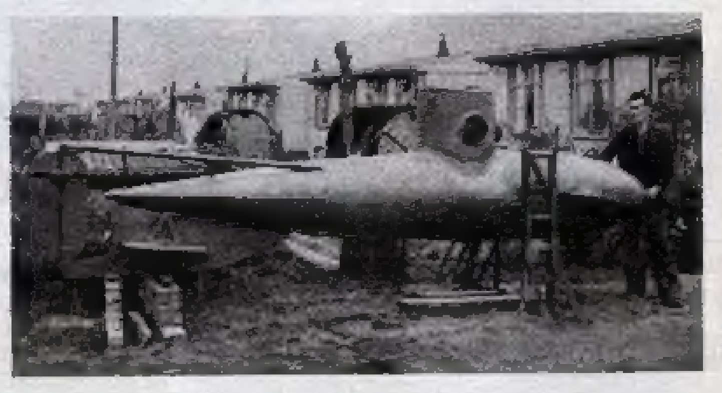
Voici le jeune explorateur au milieu de ses trophées. Il tient à la main un poignard avec lequel un Noir, pris en flagrant délit de vol, voulut l'assassiner...

LA PLUS PETITE DES STATIONS D'ESSENCE



AFIN d'éviter aux fumeurs l'ennui de faire jouer en vain le mécanisme d'un briquet vide, un Suisse à l'esprit pratique a imaginé de construire une station d'essence pour briquets. Telle est l'origine de la plus petite station d'essence du monde, où le client peut faire le plein de son briquet aussi bien la nuit que le jour, en introduisant dans l'appareil une pièce de 10 centimes (suisses).

UN NOUVEAU SOUS-MARIN DE POCHE !



MONSIEUR FRANK RUSSEL, un bricoleur de Biggleswade, Bedfordshire, en Grande-Bretagne, vient d'achever, après deux ans de travail, un petit sous-marin dont la construction lui a coûté 20 livres.

Ce submersible est fabriqué en plaques d'acier, et pèsera environ 500 kilos, passager compris.

M. Russel a l'intention d'essayer son engin très prochainement à une profondeur de 45 mètres. Si l'essai est concluant, il entreprendra la construction d'un autre submersible plus lourd, capable de descendre jusqu'à une profondeur de 300 mètres, à l'aide duquel il veut rechercher le fameux continent perdu de l'Atlantide.

Enfin, voici les solutions de notre GRAND CONCOURS

TOUT arrive à qui sait attendre ! Aujourd'hui, nous avons le plaisir de vous faire connaître les solutions des quatre épreuves de notre Grand Concours. Comme l'année dernière, c'est par milliers que les formulaires nous ont été renvoyés. Mais si l'an passé plus de sept cents concurrents ont obtenu le maximum des points, il n'en est point de même cette fois-ci ! D'ailleurs, en prenant connaissance des solutions du concours 1950/51, vous pourrez vous rendre compte — peut-être à vos dépens — qu'il était un peu plus difficile.

PREMIERE EPREUVE : Les Personnages.

1. Charlie Chaplin.
2. Pierre Fresnay.
3. Maurice Chevalier.
4. Fernandel.
5. Gaston Reiff.
6. Winston Churchill.
7. Harry Truman.
8. Pierino Gamba.
9. Charles Laughton.
10. Charles de Gaulle.

DEUXIEME EPREUVE : Les Hiéroglyphes.

Parcourant le sol égyptien avec les armées du général **Bonaparte**, j'ai découvert dans une tombe un sceptre en or, trop lourd pour être emporté. Si je ne reviens pas ici, que ce trésor aille au chercheur qui peut déchiffrer ce texte. Il est enterré à deux cents pieds de la grande pyramide, dans le prolongement de l'arête orientée vers le nord-ouest.

TROISIEME EPREUVE : L'Auto « Tintin ».

1. La voiture : **Nash.**
2. Le pare-brise : **Austin.**
3. Les ailes-arrière : **Cadillac.**
4. Les roues : **Renault.**
5. L'enjoliveur des ailes-avant : **Lincoln.**
6. La figure de proue : **Packard.**
7. Les petits phares encastrés : **Alfa-Roméo.**
8. Le pare-choc avant : **Citroen.**
9. Les phares du pare-choc : **Buick.**
10. La garniture de la calende : **Ford « Vedette ».**

QUATRIEME EPREUVE : Les Vues aériennes (1).

1. Brabant : Lion de **Waterloo.**
2. Flandre Orientale : Beffroi de **Gand.**
3. Province d'Anvers : Palais de Justice de **Turnhout.**
4. Brabant : Eglise Sainte-Marie (Schaerbeek).
5. Brabant : Château de **Gaasbeek.**
6. Brabant : Musée de **Tervueren.**
7. Flandre Occidentale : Plage de **Heyst.**
8. Flandre Orientale : Hôtel de Ville de **Termonde.**
9. Province de Namur : Château de **Walzin.**
10. Brabant : Arcade du **Cinquantenaire.**

QUESTION SUBSIDIAIRE.

Les mille exemplaires récents du journal « Tintin » que nous avons fait peser, devant huissier, avaient un poids total de 41 kg. 2579.

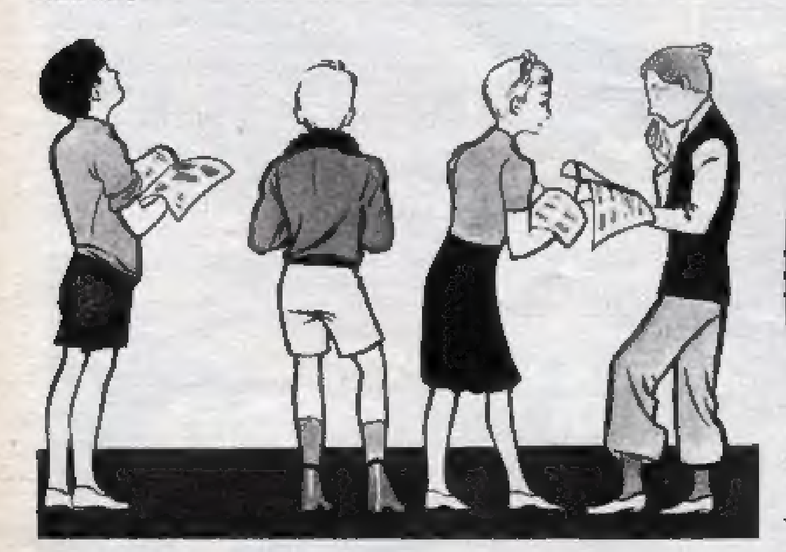
★

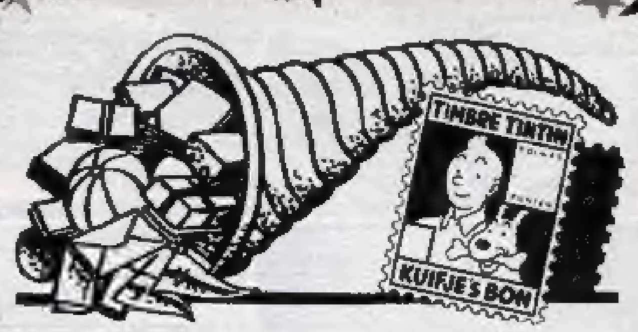
Et voilà, les amis ! En confrontant vos réponses avec les solutions ci-dessus, vous pourrez supputer vos chances. Comme prévu, la question subsidiaire départagera les ex-aequo. Bientôt, nous vous ferons connaître les résultats de notre Grand Concours et publierons les noms des heureux gagnants. Encore un peu de patience !

TINTIN.

---

(1) Ces photos nous ont été obligeamment prêtées par la SABENA.





TIMBRES TINTIN

CHERS AMIS DE TINTIN,

Voici déjà plusieurs semaines que nous vous donnons à cette même place des nouvelles du Timbre « TINTIN ».

Plusieurs d'entre vous nous ont écrit afin de demander l'un ou l'autre renseignement, ou de proposer leurs idées. N'hésitez pas à nous envoyer vos avis et suggestions. Faites-nous connaître les objets que vous aimeriez voir figurer dans la liste des primes offertes par les Timbres « TINTIN ».

Nous répondrons par voie du journal à toutes vos questions et à toutes vos lettres.

★

M. de Spiegeleer, Bruxelles. — Non, tous les Timbres « TINTIN » n'ont pas la même valeur. Celle-ci est indiquée dans le coin supérieur droit.

Louis Herck, Liège. — Est prié d'envoyer son adresse complète.

Alex Baudel, Gand. — Des décalcomanies de Monsieur Lambique, Bob et Bobette ? Excellente idée ! Ce sera pour un peu plus tard.

★

REMARQUE.

Pour les décalcomanies, n'oubliez pas d'indiquer : série « A » ou série « B », et le titre : « Le Crabe aux Pinces d'Or », « Tintin en Amérique », « L'Ile Noire », « Le Trésor de Rackam le Rouge ».

Ces séries ne peuvent s'obtenir que par le Timbre « TINTIN ».



— 370 bâtons de chocolat, s'il vous plaît !
— Hein !... Combien dis-tu ?
— 370 !... C'est pour avoir beaucoup de Timbres TINTIN, M'sieu !

★

ATTENTION !

Afin d'accélérer le service, nous vous prions instamment de grouper vos points par espèces, et de coller les **petits** timbres sur une feuille de papier.

Exemple : 48 points Victoria Toffées;
32 points Victoria Chocolat;
20 points Savon Tintin. (Collez ceux-ci sur votre feuille.)

★

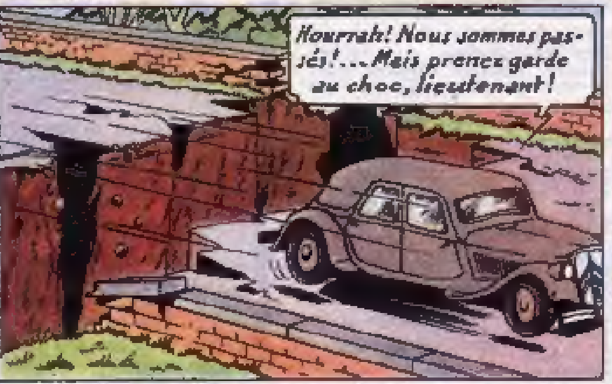
LA CLEF DE BRONZE

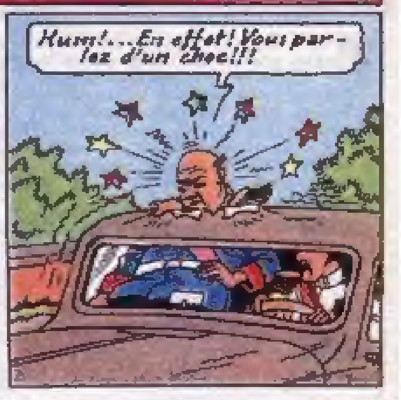
TEXTE ET DESSINS DE WILLY VANDERSTEEN

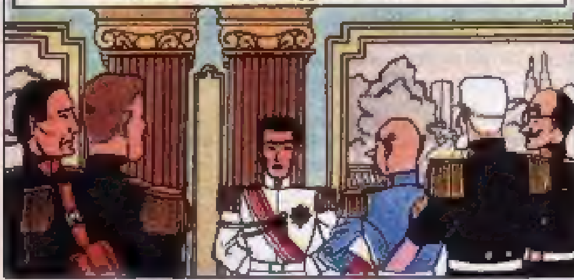
Un grave danger menace la Principauté de Mocano. Toute la population a été évacuée vers Monte-Calro. Le Prince et M. Lambique quittent les derniers la presqu'île...

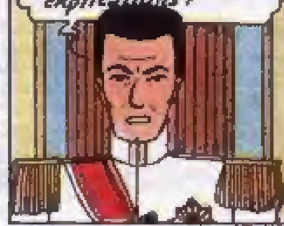










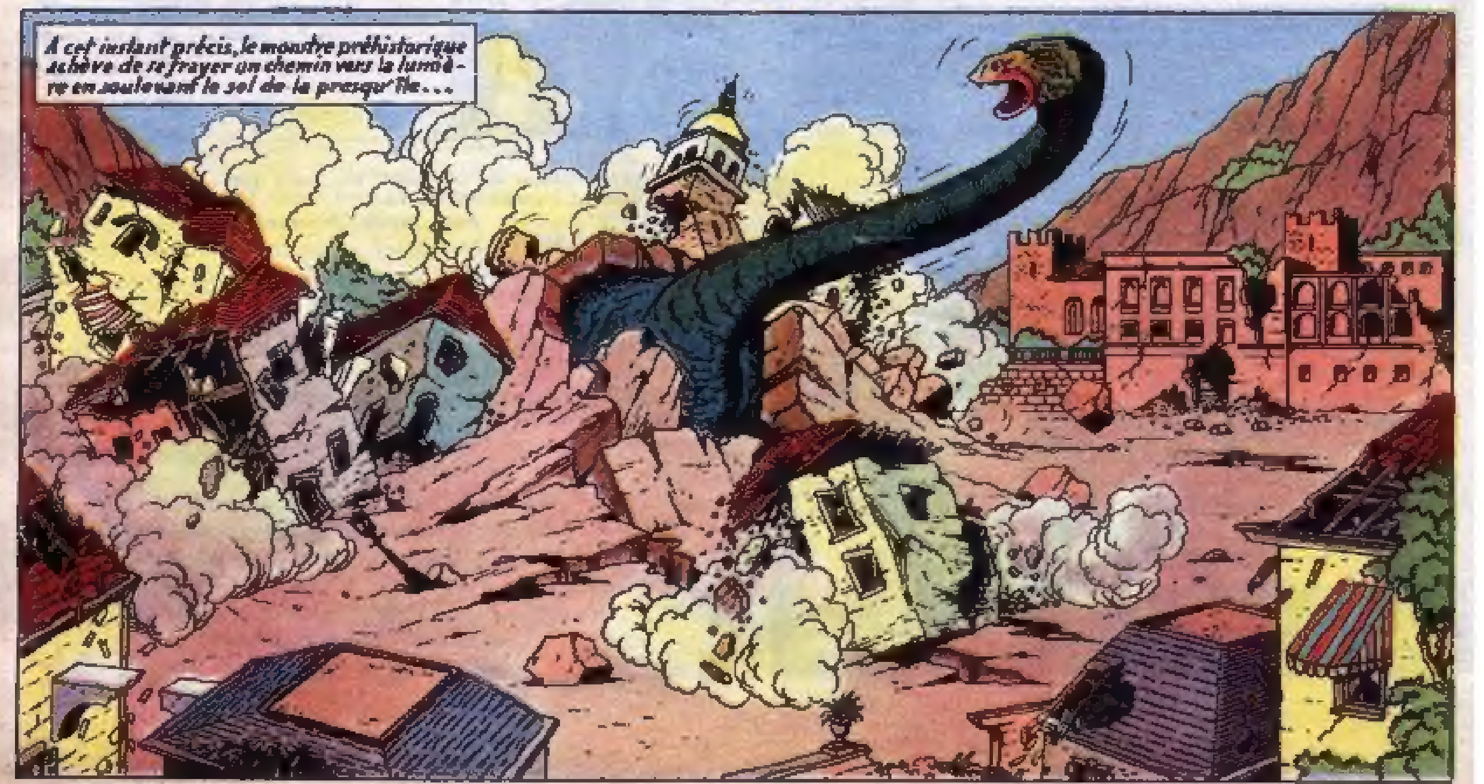




Protégé par les parois rocheuses contre les variations de la température, le monstre vécut durant des siècles à l'intérieur de la grotte. La mer lui fournissant des vivres en abondance, il devint vraiment paresseux, et finit par sombrer dans une sorte de léthargie. Le Sultan Rammel-Khar ordonna de condamner l'entrée de la grotte par une lourde porte de bronze, afin que personne ne pût venir troubler le sommeil du colosse.



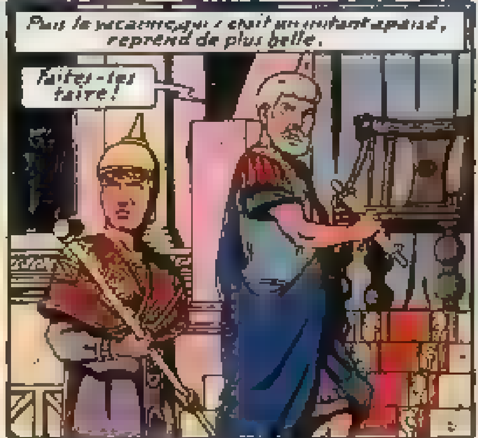




(A suivre.)


LES NOUVELLES AVENTURES D'ALIX
L'ILE MAUDITE
L'inquiétude règne à Carthage. Réunis en conseil, les notables de la ville accusent violemment Rome d'indifférence à leur sort
Jacques Martin

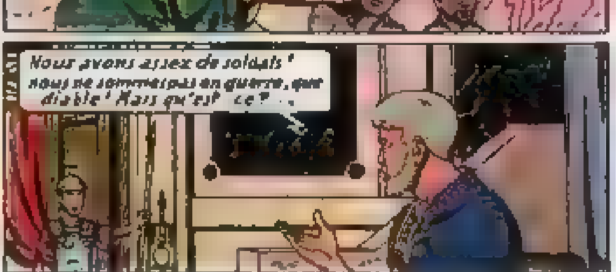

Le visage impassible et sévère Gracus, gouverneur de Carthage, pénètre dans l'hémicycle.


Puis le vacarme, qui s'était un instant apaisé, reprend de plus belle.
Faites-les taire!


Mais, indifférente aux sommations du prêteur, l'assemblée demeure houleuse
SILENCE!
Soudain, le gouverneur se lève, piqué au vif par cette atteinte à sa dignité.
SILENCE!... ou je fais évacuer la salle!


La menace porte ses fruits, le calme se rétablit. Aussitôt Gracus ouvre le débat.
Rome n'est pas demeurée sourde à votre appel! Un envoyé extraordinaire doit arriver ici d'un instant à l'autre. Il est chargé par les Consuls d'enquêter sur les événements qui nous préoccupent. J'ignore encore son nom...


Pourquoi un enquêteur, Seigneur? Rome eût mieux fait de nous envoyer quelques légions!


Nous avons assez de soldats! nous ne sommes pas en guerre, que diable! Mais qu'est-ce?...


La porte de la salle vient de s'ouvrir: un garde paraît et annonce:
L'envoyé extraordinaire des Consuls!


...Et c'est notre ami Alix qui pénètre dans la salle, où règne à présent un profond silence


Revenue de sa surprise, l'assemblée part d'un immense éclat de rire.
On nous expédie un enfant! Ha! ha!
C'est ça, l'envoyé extraordinaire?? Ils l'ont pris au berceau!...


Gracus lui-même ne put réprimer un mouvement de stupeur et d'inquiétude à la vue d'Alix.
Qu'en penses-tu, Julius?...
Il paraît bien jeune!


Mais, sans s'émouvoir, Alix vient saluer le Gouverneur.
Excellence, voici une lettre du général César. Veuillez en prendre connaissance!


L'hilarité de l'assemblée reprenant de plus belle, Alix fait soudain volte-face...
Votre attitude est une offense à Rome et à César! Comment osez-vous rire ainsi?!


Un instant intimidés par la vivacité de cette réplique, les notables se taisent...


...puis explosent, avec une rage haineuse.
Il nous injurie!
Petit prétentieux!


Pour la dernière fois, taisez-vous!
Jeune homme, je...oh! Mais que fais-tu?

(A suivre.)



Il suffisait.

Conte inédit de JEAN-PIERRE NORTON

LE hasard voulut qu'au moment où Jean Letréflier, dit Jeannot, se présenta à l'entrée principale, le portier n'eût pas encore pris son service et qu'en outre, la caissière, Madame Knutte, se fût absentée une minute. Ainsi le jeune garçon ne vit âme qui vive, ni dans le couloir de la grande tente, ni à la caisse.

Derrière les toiles, il entendait des musiciens répéter, des chevaux trotter, des fouets claquer · toute la pittoresque rumeur du cirque. Une curiosité aiguë monta à la tête de l'adolescent; il voulut jeter un coup d'œil dans ce lieu féerique, anticiper sur ses ivresses de la soirée. Comme malgré lui, il s'engagea dans le corridor latéral, qui faisait le tour de l'immense et fragile construction, il marcha furtivement vers les bruits et les voix, qui se multipliaient aussi bien à gauche, vers la salle invisible, qu'à droite, dans les dégagements menant aux roulottes. Et c'est ainsi que tout arriva...

Aucune aventure ne fut jamais moins préparée. En se rendant au cirque — dont les représentations faisaient courir depuis deux jours la petite ville — Jean n'avait d'autre intention que de prendre des billets pour lui et ses camarades, mission dont sa meute de boy-scouts et la Quatrième B de Lycée l'avaient chargé.

Les affiches annonçaient pour neuf heures l'ouverture du bureau de location, et il n'était que huit heures moins le quart; mais le Lycée n'attend pas; et d'ailleurs Jean avait pensé qu'en venant en avance, il était plus sûr de trouver des places libres.

Machinalement, il se risqua dans le dédale des cloisons; il avait sa phrase prête à la bouche : « Je cherche la caisse. » Des éclats de voix l'attirèrent vers la droite; il souleva une tapisserie, découvrit un escalier volant qui le mena sur l'avant-train d'une voiture dorée, sans doute le logement et le bureau du directeur, le célèbre M. Quix. C'est de là que partaient les clameurs. Et voici ce que Jeannot entendit :

— Ah ça, dans quelle langue faudra-t-il vous le dire ?... Vous êtes mauvais, voilà. Plus que mauvais : exécrables. Dans mon programme, votre numéro est un trou, une chose navrante et scandaleuse.

— Notre numéro ! Comment pouvez-vous dire ? Un numéro que nous avons promené dans le monde entier depuis trente-deux ans !

— Justement ! Il est fatigué !

— Monsieur le Directeur, il fut un temps où vous n'auriez pas parlé sur ce ton à Fred et Johnny

— Ce temps est loin. A présent, je vous parle sur le ton qui me plaît. Et je vous répète : C'est assez !... Il faut renoncer, dételer. Prenez votre retraite. Allez planter vos choux.

— Nous n'avons pas de rentes. Comment vivrons-nous ?

— Cela vous regarde. Moi, je dois veiller à la tenue de mon établissement. Si j'ai des acrobates, ils ne doivent pas rater leurs exercices; des dompteurs, ils doivent mener leurs bêtes à la cravache; des amazones de haute école, elles ne doivent pas tomber de cheval; et des clowns, ils doivent faire rire l'assistance ! Vous deux, vous ne la faites plus rire, que voulez-vous que je vous dise ! Hier, j'ai suivi votre travail, en matinée et en soirée : je n'ai pas entendu rire un seul spectateur ! Vous êtes trop vieux. Est-ce clair ?

— Notre engagement devait être renouvelé cette semaine. Devons-nous comprendre que vous refuserez votre signature ?

— Vous m'avez compris.

— Oh, Monsieur le Directeur, fit une autre voix, donnez-nous encore une pe-



tite chance ! Six mois ! Six mois, pour que nous ayons le temps de nous retourner

— Pas même un seul mois. N'insistez pas.

— Mais hier, nous étions souffrants. Vous nous avez jugés sur un mauvais jour.

— Ecoutez, dit le directeur. Nous ferons encore un essai. Vous passerez une dernière fois ce soir, et je serai dans ma loge...

— Oh, merci, merci !

— Seulement, c'est bien entendu, n'est-ce pas ? Si tout se passe ce soir comme hier, il sera inutile de reprendre cette conversation. Demain matin, automatiquement, vous passez à la caisse. Et bonsoir. Nous sommes d'accord ?

— Nous sommes d'accord, Monsieur le Directeur, dirent ensemble deux voix [redacted]

Il y eut un mouvement de sièges et de pas. Jean se jeta au bas des marches, et s'écarta dans le couloir.



Il vit passer, sortant de la voiture, deux silhouettes trottinantes de petits vieillards. Sur leurs visages se lisait une angoisse pathétique qui se mêlait bizarrement aux mille plis que trente ans de grimaces avait disposés sur cette peau tannée par les fards. Les vieux clowns étaient vêtus de cache-poussière beiges, chaussés de savates en tapisserie; un bonnet de laine était enfoncé sur leurs cheveux gris. Derrière eux, à quelque distance, parut le directeur, bedonnant, fringant, calamistré, un cigare à la bouche. Mais, déjà, Jeannot s'était replié vers l'entrée.

Il s'y heurta à une dame maigre et triste, qui n'était autre que Mme Knutte.

— Je voudrais des places pour ce soir, s'il vous plaît. ·

— Combien de places, mon petit ami ?

— Dix-sept et vingt-deux font trente-neuf stalles.

— Trente-neuf ! s'ébahit la dame en le servant. Je dois vous les donner dispersées par deux ou par trois. Le tableau de location est pas mal garni.

— Ça ne fait rien. Au fond, j'aime mieux ça.

— C'est pour les revendre ?

— En effet.

Il valait mieux ne pas attirer l'attention des gens du cirque sur la présence en corps de la meute des castors-diligents, et de la Quatrième B au complet. Car la scène que Jean Letréflier avait surprise lui faisait trotter l'imagination. « Il faut agir ! » se disait-il.

d'un éclat de rire!

Illustrations de RENE POLLET

A son arrivée au Lycée, son plan était fait.

Dès le début de la récréation, il réunit ses camarades scouts. Un peu plus tard, ce fut le tour de ses condisciples de classe. Les uns et les autres furent unanimes à entrer dans les vues de Jeannot. L'on prit des dispositions, et l'on se répartit les rôles.

★

La représentation du soir fut magnifique. Dans une salle comble, les différents numéros se succédèrent au milieu d'un enthousiasme que justifiait la parfaite mise au point des exercices et des tours. Il y a des jours où tout marche, où toutes les chances sont favorables, où les tigres du Bengale passent du premier coup à travers les cerceaux enflammés, où les équilibristes réussissent sans effort la plus difficile de leurs figures, où les étalons de l'Ukraine obéissent au plus petit claquement de langue, ou enfin tout est gai, tout est vivant, comme les oiseaux dans les bois.

M. Quix aurait jubilé — car c'était l'amour-propre professionnel qui l'animait — s'il ne s'était pas dit : « Oui, mais l'affaire sera bientôt gâtée par ces impossibles Fred et Johnny !... Ah, que j'ai eu tort de les admettre encore une fois sur la piste ! »

Jean et ses amis s'amusaient royalement, à tel point qu'ils avaient totalement oublié leurs projets.

Une ritournelle de l'orchestre suivit le départ de l'éléphant savant, brandissant un bouquet de roses au bout de sa trompe. Et l'on vit entrer un clown.

Un clown comme tous les clowns, en apparence : costume de paillettes, petit chapeau conique, maquillage burlesque, bouche en as de trèfle, joues plâtrées, un œil jaune et un œil rouge, sous une épaisse perruque de chanvre. C'était Fred. Il feignit de trébucher, fit un saut sur les mains et les pieds, un saut comique et réussi, mais déjà sa poitrine s'affolait à la recherche d'une respiration défaillante. Le malheureux lança une facétie, qui aurait été drôle, sans cette voix éraillée, où vibrait une inquiétude. Le clown portait un tout petit violon qu'il se mit à racler. Du haut en bas du cirque, régnait un silence de mort.

Alors surgit Johnny, en auguste, avec une canne énorme, des vêtements flottants et une cravate qui tombait aux genoux. Il était encore plus maquillé que l'autre, et il s'était collé un papillon sur l'arête du nez. Mais on sentait dans sa démarche, une tension, quelque chose d'épuisé, qui gênait les spectateurs.

Les deux hommes faisaient les gestes, disaient les phrases, jouaient les musiques ordinaires. Tout tombait dans le vide. Et c'était poignant.

Furieux, M. Quix allait couper court à cette exhibition pitoyable, quand un éclat de rire, un seul, frappa son oreille. Quelque part, dans l'amphithéâtre, un garçon riait !

De surprise, Fred et Johnny faillirent perdre le fil de leur numéro. Le premier lança à tout hasard une grimace. Bien quelconque, bien banale !... Pourtant le rire reprit ! Et non plus seul : d'autres rires éclataient çà et là, de plus en plus nombreux, comme si des gens s'étaient dit tout à coup : « Ah, c'est vrai ! J'oubliais de montrer que je m'amuse. »

Un moment plus tard, l'hilarité prit corps; et comme toujours, elle se fit contagieuse. Il y eut des spectateurs qui pensèrent : « Tiens ! Pourquoi est-ce que je ris ? » N'importe ! Cela faisait une sorte de vague.

Galvanisés par ce succès inattendu, inespéré, les deux vieux clowns rassemblèrent leurs dernières forces. Fred fit deux ou trois culbutes; Johnny esquissa un pas de danse. Pas possible tout le monde riait, maintenant ! Tout ce qu'ils faisaient paraissait drôle !

M. Quix n'en pouvait croire ses oreilles.

Le numéro devait s'achever par une parodie de lutte. Mais les paillasses étaient à court d'haleine, les muscles noués. Ils titubaient, involontairement cette fois; et l'assistance, entraînée par son mouvement, se tenait les côtes. Quand les rafales de rires menaçaient de cesser, certaines voix d'adolescents, à différentes places, repartaient de plus belle; et la foule suivait, portée à présent par ses nerfs et disant : « C'est idiot ! »

Dès lors, on était en pleine extravagance. Fred improvisa un petit air grotesque, un peu faux; Johnny lâcha une pantalonnade puérile. Et ce fut quand même l'explosion. Tout le cirque riait aux larmes. Et M. Quix, lui-même, vaincu par l'ambiance, faisait comme les autres, secoué par de véritables barrissements.





Ivres, stupéfaits, épuisés, les deux clowns saluèrent et fuirent vers les coulisses, tandis que l'orchestre ratait sa ritournelle finale, parce que le chef se tordait encore, courbé sur le bourrelet.

Dans le fond, il y avait un grand bruit stupide et céleste, qui était un tonnerre d'applaudissements.

Fred et Johnny durent revenir et revenir encore. Leurs bras pendaient comme des câbles rompus; et sous leurs fronts couverts de sueur, leurs yeux hésitaient entre le bonheur et l'ahurissement.

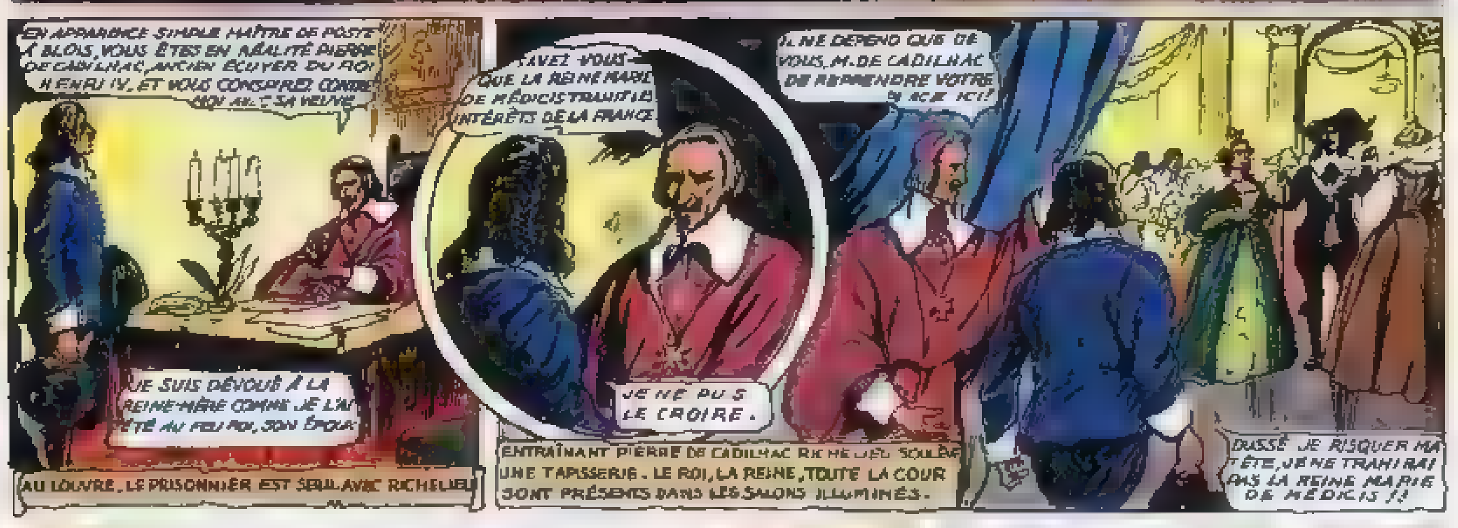
Quand ils revinrent définitivement en coulisse, le directeur les attendait tout souriant et leur tendait un papier signé : le contrat, renouvelé pour deux ans, en bonne et due forme ! Alors les deux vieillards éclatèrent en sanglots ! Ils étaient sauvés.

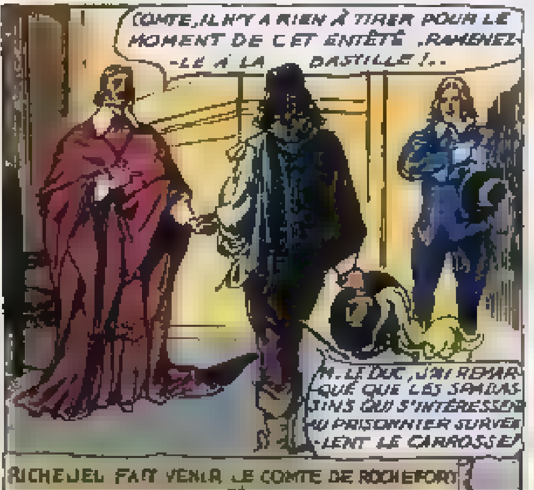
La représentation se termina par une brillante pantomime. A la sortie, Jean Letréflier réunit son monde : « Bien travaillé, mes amis ! »

Ils échangèrent des clins d'œil malicieux. Et ils partirent bras dessus, bras dessous, en chantant.

Le Fils du Maître de Poste

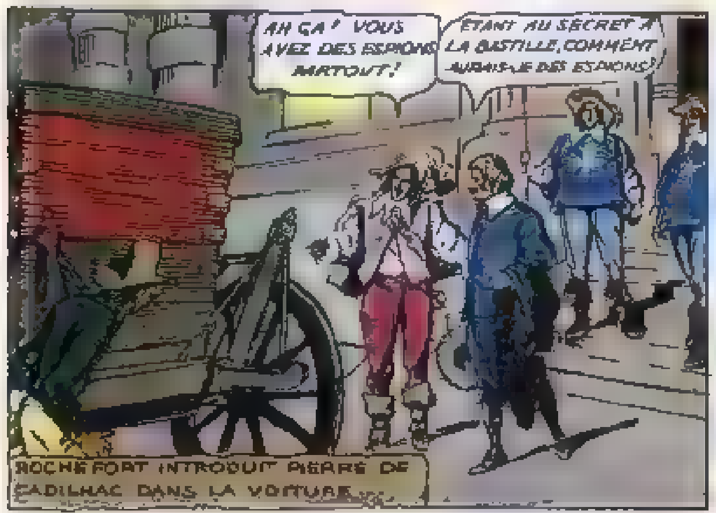
Tandis que son fils et ses amis le recherchent dans Paris, le maître de poste Pierre Lubin, qui avait été enlevé par les hommes de Richelieu est conduit devant le cardinal.

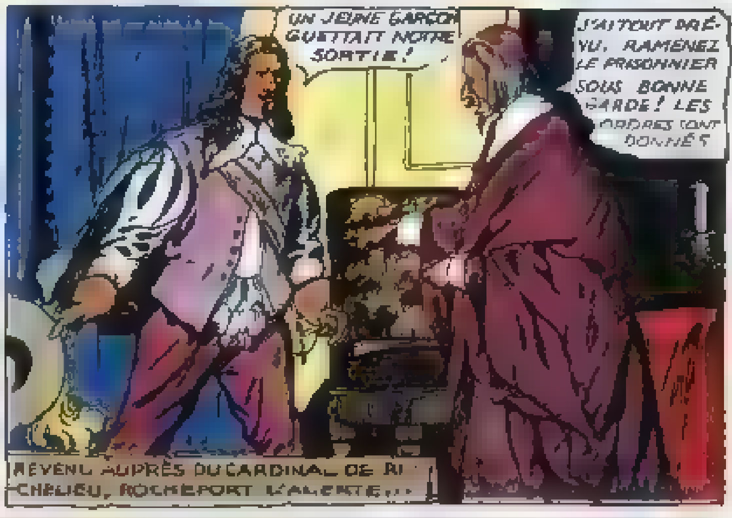














LA RAPIÈRE ROUGE

Dessins de Roland Rives

Sexton Blake, le fameux détective, est aussi un passionné des courses d'automobiles. Son ami, le coureur John Best, lui propose de participer comme « réserve » à la coupe des Dolomites...





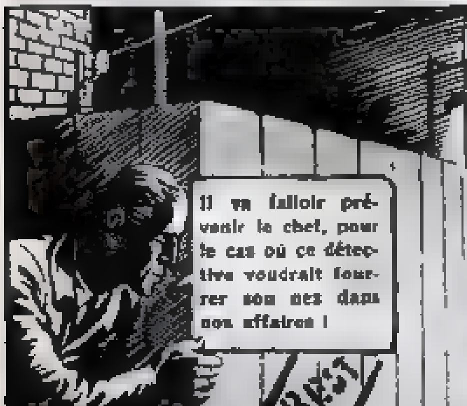


J'arrive dans un instant, Smith. J'emmène Sexton Blake qui justement passait la soirée chez moi ! Ne quittez pas la voiture jusqu'à notre arrivée !









Non, ce n'est pas ça... Blake, je vais te mettre dans le secret !... Suis-moi !... Le petit bâtiment que tu vois là-bas abrite quelque chose de particulièrement précieux, quelque chose qui revêt une importance nationale !



Best et ses compagnons sortent du hangar principal suivis des yeux par Lucas...



Jeudi prochain : LE VRAI VISAGE DE LUCAS...

(A suivre.)

Existe-t-il encore des dinosaures?

DANS son roman « Le Monde perdu », le célèbre écrivain anglais Conan Doyle avait imaginé que sur un plateau de la Cordillère des Andes, isolé par une falaise à pic, subsistaient encore des monstres préhistoriques que l'on croyait disparus depuis 80 millions d'années. Aujourd'hui, des hommes dignes de foi prétendent que le rêve de Conan Doyle n'est pas tellement fantastique. Le père de Sherlock Holmès, roi des détectives, aurait-il fait montre, en l'occurrence, d'autant de flair que son illustre héros ?

Que l'on se rassure ! On ne risque guère chez nous de rencontrer au coin d'un bois un des lézards gigantesques qui dominaient autrefois la terre, bien avant que l'homme n'y apparût. Un dinosaure, cela ne se cache pas aussi facilement qu'un lapin ou une souris. Songez que le plus grand d'entre eux, [redacted] ne mesurait pas moins de trente-cinq mètres, du bout du museau à celui de la queue. On imagine l'irruption d'un tel monstre dans les rues de nos cités. D'un simple coup de patte, il renverserait les plus gros camions, ou les tramways, comme un chat le ferait d'une boîte d'allumettes. Pan ! d'une détente de la queue, il faucherait tous les réverbères d'une rue; en s'ébrouant maladroitement, il ferait crouler les maisons et il pourrait brouter avec ingénuité les arbres de nos avenues !

Si dans nos contrées, il existait encore de telles bêtes, cela se saurait. Mais en est-il de même au plus profond des forêts tropicales, là où il est rare que l'homme ose s'aventurer, au-delà d'une barrière infranchissable de lierres entrelacés et de taillis épineux, parmi les eaux croupissantes des marais qui offrent aux animaux aquatiques un refuge quasi inviolable ? Savez-vous que les Noirs d'Afrique reviennent parfois de leurs pérégrinations dans la forêt, gris de peur, les yeux écarquillés par l'épouvante ? Certains chasseurs de gros gibier rapportent même que . Mais n'anticipons pas ! Il faut que nous sachions d'abord ce que sont ces dragons terrifiants dont il est ici question.

[redacted]

Des dinosaures, on n'a jamais retrouvé jusqu'à ce jour que des squelettes géants que les savants ont reconstitués en assemblant soigneusement leurs ossements comme les diverses pièces d'un puzzle. Ils portaient en général, une toute petite tête au bout d'un long cou flexible et leur gros corps épais se terminait par une queue interminable ! Très lents, massifs, ils passaient le plus clair de leur temps à patauger dans des marécages. Mais les plus gros n'étaient pas les plus redoutables : les diplodocus, les brontosaures et les atlantosaures ne se nourrissaient que de végétaux. Il en était de plus petits — si l'on peut dire ! — qui ressemblaient vaguement à des kangourous et qui devaient bondir comme eux en s'appuyant sur leur puissante queue. Ceux-là étaient carnivores et, de leurs mâchoires hérissées de dents pareilles à autant de poignards, ils hachaient menu quiconque avait le malheur de passer dans leurs parages. Le géant de ce groupe, le tyrannosaure, dont la taille dépassait dix mètres, était sans aucun doute la terreur de son temps.

On a toujours cru que ces monstres avaient disparu depuis longtemps de la surface de notre globe, mais d'aucuns prétendent que c'est faux. Il y a quelque temps, un chasseur d'Afrique du Sud, M. F. Gobler, rapportait qu'il avait aperçu dans les marais de Dilolo, aux sources du Zambèze, une bête énorme dont la description répond étrangement au signalement d'un dinosaure. Cet animal, qui aurait la tête et la queue d'un lézard, est très bien connu des indigènes qui le nomment « chipekwe ». Il pèserait dans les quatre tonnes, et s'attaquerait les quatre tonnes, et s'attaquerait aux éléphants, dont on l'aurait entendu la nuit broyer les os puissants et déchiqueter les chairs.

[redacted]

Ce témoignage est loin d'être unique. Un chasseur anglais, le major H. C. Maydon, a rencontré à Livingstone, un vieux prospecteur retraité qui aurait vu un monstre semblable dans le lac de Moëro, en Rhodésie du Nord, et en aurait étudié les traces.

En 1920, un certain Lepage prétendit même avoir été chargé par un de ces « dinosaures ». S'étant éloigné, il avait pu l'examiner tout à loisir à l'aide de ses jumelles; c'était un reptile long de huit mètres, doté d'un museau pointu, d'une courte corne au-dessus des narines et d'une bosse squameuse sur les épaules. Ses pattes de devant étaient tout d'un bloc, comme celles d'un cheval, mais celles de derrière, avec leurs orteils grêles, ressemblaient à des pattes d'oiseaux. Cette description rencontre en tous points celle d'un chef noir des environs du lac Bangouélo, dont le grand-père aurait vu abattre à coups de sagaies une de ces bêtes.

Un chasseur expérimenté, nommé Stephens, et qui était chargé d'établir une ligne téléphonique sur les rives du Haut-Nil, y entendit souvent parler de son côté d'un gigantesque reptile des marais nommé « Lau ». Un administrateur territorial belge a même soutenu avoir tiré un jour sur lui. Si les indigènes ne s'accordent pas sur sa taille, qu'ils font varier entre douze et trente mètres — sans doute sont-ils aussi menteurs que nos pêcheurs à la ligne ! — ils lui prêtent tous le même corps, plus gros que celui d'un cheval et d'une teinte jaune foncée, avec une tête de serpent dont s'échappent des tentacules qu'il étend pour saisir ses proies. Il s'agit vraisemblablement de la langue bifide de l'animal et de sa crête dorsale que d'autres témoins men- [redacted]

Il y a bien des décades, l'explorateur Menges racontait déjà que les marais d'Afrique étaient hantés par des bêtes énormes, mi-éléphants, mi-dragons.

En 1913, le plus grand marchand d'animaux de tous les temps, Carl Hagenbeck, organisa même une expédition pour tenter de capturer une de ces bêtes. Dans les coins les plus éloignés d'Afrique Centrale, ses collecteurs recueillirent en tous cas sur celles-ci des témoignages étrangement concordants, alors qu'ils venaient d'indigènes appartenant à des tribus incapables de communiquer entre elles. Le roi nègre Lewanika, qui s'intéressait beaucoup aux choses de la nature, et qui avait entendu parler de l'animal, en fit vérifier l'existence par ses chasseurs et consigna la chose dans un rapport.

[redacted]

Au Cameroun, le monstre est appelé « mokele-mbembe ». D'après les descriptions réunies par Hans Schomburgh, ce grand reptile d'un gris brunâtre a la taille d'un éléphant et porte une corne unique sur le museau. Il renverse les canots qui s'approchent de lui dans les marais et en tue les occupants sans toutefois les dévorer. En fait, il serait exclusivement végétarien, ce qui le différencie du « chipekwe » (à moins que la férocité de celui-ci ne tienne de la légende). Il se nourrirait d'une sorte de liane à fleurs blanches et à fruits semblables à des pommes. Son repaire serait constitué par les grottes creusées par l'eau dans les falaises argileuses.

Dans certaines cavernes d'Afrique centrale, on trouve des représentations du « mokele-mbembe » sur les murailles. Mais un des arguments les plus solides en faveur de son existence, c'est que son portrait minutieux figure, au côté d'animaux réels comme le lion et l'auroch, sur les bas-reliefs du portique d'Ishtar, qui fut élevé à Babylone par le roi Nabuchodonozor. On pense que les Babyloniens ont capturé autrefois un de ces dinosaures en Afrique et qu'ils l'auraient ramené chez eux, où les prêtres en firent un animal sacré. Cela n'a rien d'impossible, puisque l'on a retrouvé en Afrique centrale, là-même où courent tous les récits relatifs aux monstres, des briques vernissées identiques à celles qui servaient aux Babyloniens.

Tant de témoignages et d'arguments doivent au moins faire réfléchir les plus sceptiques. Avis aux chercheurs d'aventures : il reste encore bien des énigmes à résoudre sur notre terre, fort mal connue en somme !



L'énigmatique Monsieur Barelli

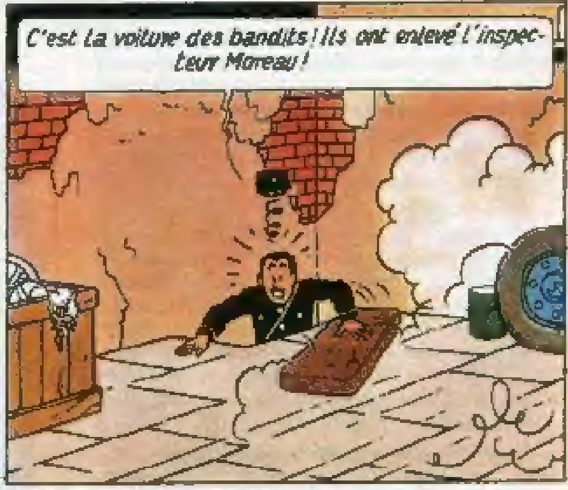
Tandis que les policiers examinent le passage souterrain, les bandits s'apprêtent à fuir, en emmenant avec eux l'inspecteur Moreau et Barelli...

TEXTES et DESSINS de BOB DE MOOR







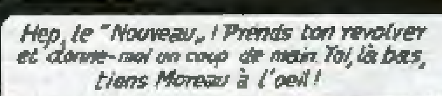




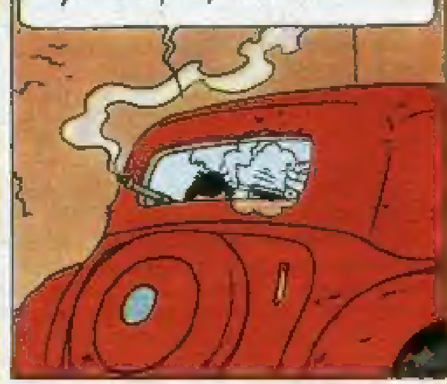


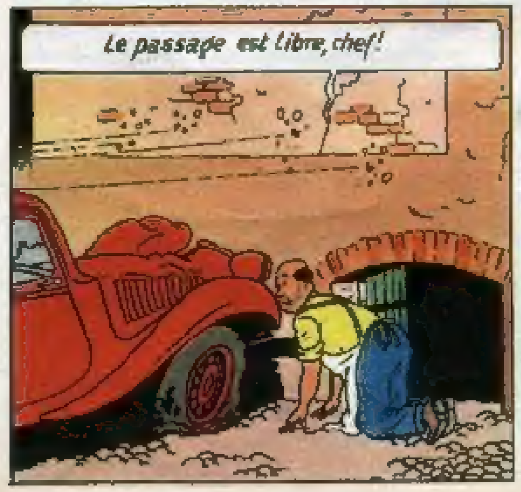


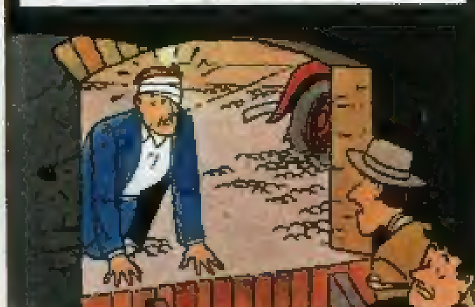












Tonnerre! Maintenant je te reconnais! BARELLI!!!

?

(A suivre.)

Trois Histoires Anglaises

« Les Silences du Colonel Bramble » se signalent à notre attention par la qualité de leur humour très britannique. Ce sont des souvenirs de guerre (point du tout terribles, d'ailleurs) racontés par un Maurois militaire, interprète français auprès d'une brigade écossaise installée en Flandre.

Il a expliqué lui-même comment les personnages de son livre s'étaient peu à peu imposés à lui. « J'ai commencé à songer aux « Silences du Colonel Bramble », écrit-il, en observant un Bramble réel. Mais comme nous changions constamment de régiment, bientôt je l'ai perdu de vue et j'ai continué à le créer avec d'autres officiers anglais qui lui ressemblaient. »

Voici un extrait de ce livre où le Docteur O'Grady interroge le clergyman attaché à la brigade, sur les chasses qu'il fit avant la guerre :

— Je ne vous ai jamais raconté l'histoire de mon premier lion ?

— Jamais, Padre, dit le docteur, mais vous allez le faire.

— J'étais à Johannesburg et désirais vivement faire partie d'un club de chasseurs où je comptais beaucoup d'amis. Mais les règlements exigeaient que tout candidat eût tué au moins un lion. Je partis donc avec un nègre chargé de plusieurs fusils et, le soir, me mis à l'affût avec lui, près d'une source dans laquelle un lion avait coutume de venir boire.

« Une demi-heure avant minuit, j'entendis un bruit de branches cassées et au-dessus d'un buisson apparaît la tête du lion. Il nous avait senti et regardait de notre côté. Je le mets en joue et tire; la tête disparaît derrière le buisson, mais au bout d'une minute remonte.

« Un second coup : même résultat. La bête, effrayée, cache sa tête, puis la dresse à nouveau. Je restais très calme : j'avais seize coups à tirer dans mes différents fusils. Troisième coup : même jeu. Quatrième coup : même jeu. Je m'énerve, je tire plus mal, de sorte que, après le quinzième coup, l'animal redresse encore la tête.

« Si toi manquer celui-là, me dit le nègre, nous mangés.

« Je respire profondément, je vise soigneusement, je tire. L'animal tombe... Une seconde... deux... dix... il ne reparaît pas. J'attends encore un peu, puis, triomphant, je me précipite suivi de mon nègre, et devinez, messiou, ce que je trouve derrière...







ANDRE MAUROIS

qui débuta dans les Lettres en 1918 avec « Les Silences du Colonel Bramble », auxquels, en 1922, il donna une suite : « Les Discours du Docteur O'Grady », est né en 1885, en cette terre normande qui vit naître Corneille et mourir Jeanne d'Arc.

Il peut être considéré comme l'inventeur, en quelque sorte, de la vie romancée, genre littéraire où il excella en donnant une forme romanesque aux biographies célèbres. C'est ainsi qu'il rendit attrayantes les vies de Disraëli, Byron, Shelley, Dickens, Edouard VII, etc. Les peuples anglo-saxons l'ont toujours particulièrement intéressé. Il écrivit même une « Histoire d'Angleterre », et, au cours de la dernière guerre, une « Histoire des Etats-Unis » des plus attachantes.

André Maurois est l'auteur de plusieurs romans que vous lirez plus tard. Il est membre de l'Académie Française et occupe une place de choix dans les Lettres contemporaines.

— Le lion, Padre.

— Seize lions, my boy... et chacun d'eux avec une balle dans l'œil : c'est ainsi que je débutai.

— By Jove ! Padre, qui prétend que les Ecossais manquent d'imagination ?

★

Et voici un autre extrait des « Silences du Colonel Bramble » où ce sympathique Padre, s'adressant au major Parker, lui dit :

— Il y a, à l'état-major de la brigade, un capitaine qui doit avoir reçu de vous des leçons de correspondance militaire. L'autre jour, étant sans nouvelles d'un de mes jeunes chapelains qui nous avait quittés depuis plus d'un mois, j'adressai une note à la brigade : « Le révérend Carlisle a été évacué le 12 septembre; je désirerais savoir s'il va mieux et si une nouvelle affectation lui a été donnée. » La réponse de l'hôpital disait simplement : 1) Etat stationnaire; 2) Destination ultérieure inconnue. » La brigade, en me la transmettant, avait ajouté : « On ne comprend pas clairement si ce dernier paragraphe se rapporte à l'unité à laquelle sera éventuellement attaché le révérend Carlisle ou à son salut éternel. »

★

Enfin, voici une dernière page de ce livre. C'est un extrait du journal d'Aurelle, l'interprète français, daté du 14 janvier :

Au dîner, un colonel irlandais :

— Je suis très ennuyé, dit-il : pendant ma dernière permission, j'ai loué une maison pour ma famille... Ma femme m'écrit maintenant que cette maison est hantée... Vraiment, les propriétaires devraient dire ces choses.

— Peut-être ne le savaient-ils pas, dit le colonel Bramble, toujours indulgent.

— Ils le savaient très bien !... Quand ma femme est allée se plaindre, ils ont paru très gênés et ont fini par avouer... Une de leurs arrière-grand'mères se promène depuis cent cinquante ans entre le salon et son ancienne chambre à coucher... Ils croient s'excuser en disant qu'elle est tout à fait inoffensive... C'est possible et je le crois volontiers, mais ce n'en est pas moins ennuyeux pour ma femme... Croyez-vous que je puisse faire annuler le bail ?



J'ai risqué une phrase sceptique, mais le mess entier m'a accablé : les revenants de l'Irlande sont des faits scientifiques !

Avouez, les amis, que ces histoires ne manquent pas d'humour.

ALERTE DANS LA PRAIRIE

Dessins de Le Rallic

Teddy Bill, Tony et Ramon ont pris le parti des Indiens contre Callway et le shériff...

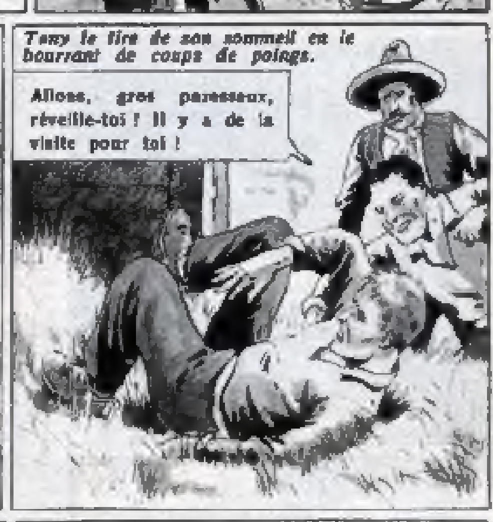










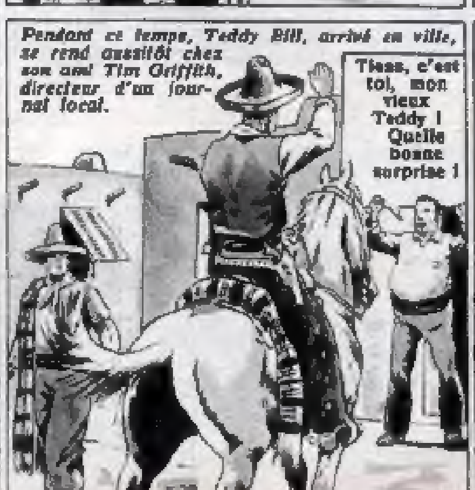














(A suivre.)


LE MYSTERE de la GRANDE PYRAMIDE
TEXTES ET DESSINS D'EDGARD-P. JACOBS
Mortimer a décidé de demander l'assistance de son ami, le capitaine Blake de l'I.S. Celui-ci se rend aussitôt à l'appel du professeur. Mais il s'aperçoit qu'il est l'objet d'une active surveillance de la part d'un singulier personnage à lunettes...


Trois quarts d'heure plus tard, la malle ayant accosté au quai d'Ostende, Blake débarque aussitôt... et se dirige sans tarder vers la gare maritime où l'express de Bruxelles attend les passagers de la malle.

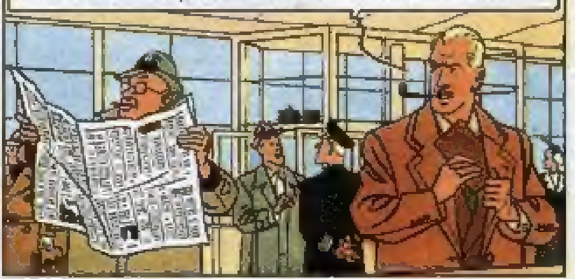

A peine le capitaine s'est-il installé, que l'homme à lunettes paraît à son tour et, très tranquillement, vient s'asseoir en face du capitaine...


Un bref coup de sifflet retentit; le train s'élance dans la nuit, à travers la campagne endormie...

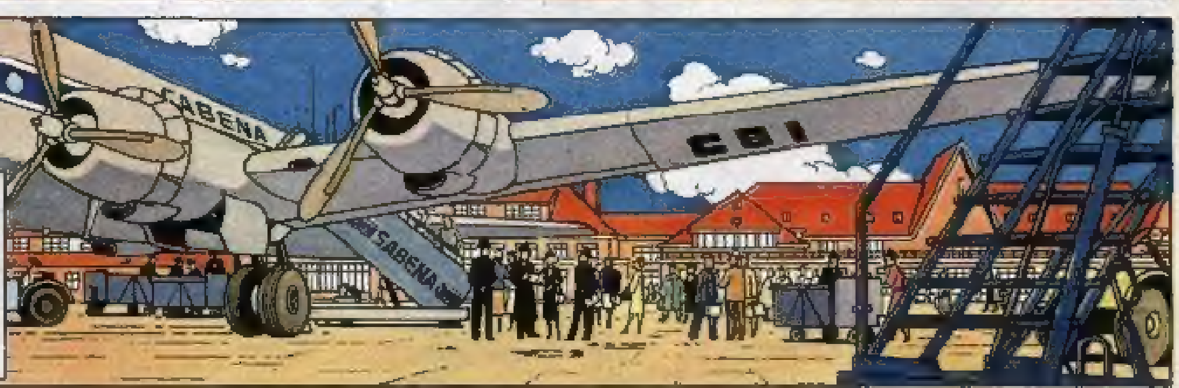

Arrivé dans la capitale, Blake, décidé à semer son singulier compagnon de voyage, sort rapidement de la gare et se jette dans un taxi...
Au Métropole ! En vitesse !...

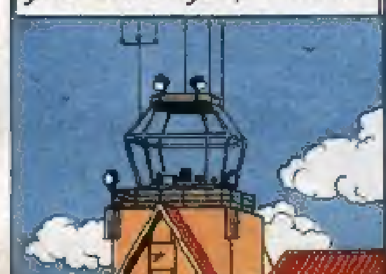

Ouf ! Il aurait fini par m'hypnotiser avec ses yeux de grenouille !

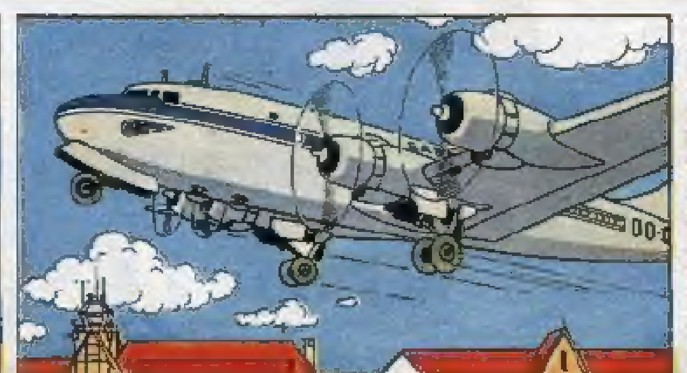

Pourtant, au moment où le capitaine remplit sa fiche, l'homme aux lunettes fait son entrée dans le hall et s'avance paisiblement vers le bureau de la réception.


Cependant, après une nuit sans histoire, Blake se rend le lendemain matin au "terminus" de la SABENA ; mais, à sa surprise, l'"autre" l'y a déjà précédé.
Décidément, l'animal commence à m'agacer... Enfin ! Peut-être va-t-il prendre une autre direction...


Mais dans le car qui emporte Blake vers l'aérogare de Melsbroek, l'homme est assis juste derrière lui.
C'est idiot ! S'il voulait me filer, pourquoi agirait-il de façon si grotesque ?...


Trente-cinq minutes plus tard, les dernières formalités accomplies, les voyageurs s'avancent sur le tarmac... et s'en vont prendre place à bord du D.C.4, qui assure la liaison Bruxelles-Le Caire
SABENA
SABENA
SABENA


8 H. 45' : Le signal est donné à la tour de contrôle ; aussitôt le grand oiseau d'argent prend son vol...




Dans la carlingue, imperturbable, l'homme à lunettes s'est installé à côté du capitaine !

(A suivre)